Quatrième Année. — N° 180 DEUX RONDS Du Dimanche 28 Août au 4 Septembre 1892

LE PÈRE PEINARD

Réflecs HEBDOMADAIRES d'un GNIAFF

ABONNEMENT, FRANCE
Un An..... 6 fr.
Six Mois..... 3 fr.
Trois Mois..... 1 fr. 50

BUREAUX : 4bis, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR
Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois..... 2 fr.

GRANDE CREVAISON DE TROUBADES

C'est-y la chaleur qui les tue? Non!

C'EST LES GALONNARDS!

LA GRÈVE DE CARMAUX

Sacrée Chaleur !

Nom de dieu, quelle chaleur !

J'en ai la gueule comme un four à plâtre et la langue pelée, kif-kif si je l'avais échaudée.

Et dire qu'il n'y a pas mèche de se rafraîchir ! Ces sacrés bistrots se foutent de notre fiole : ils nous font boire chaud.

Pardienne, chez les grands troquets on boit à la glace. Oui, mais, c'est pas nous, qui suçons ces pêches : elles sont trop fines pour nos becs !

Ça, c'est de notre faute, nom de dieu ! Pourquoi donc qu'on laisse les richards barbotter dans nos poches comme un canard dans une mare à grenouilles ?...

Tout de même, qué chaleur, nom de dieu, qué chaleur !

Ah, les prolos ne sont pas à la noce. Par un temps pareil, le turbin devient abominable, quèl que soit le métier, c'est bougrement dûr. Chacun rêve de se foutre à poil... Crédieu, on ferait mieux de rêver à autre chose !

Car enfin, c'est de notre faute si le turbin est si dégueulasse : c'est parce qu'on est des trous du cul, foutre !

En effet, si la garce de société était chouettement emmanchée, que le travail se fasse au profit de tous, au lieu de se faire au bénef de quelques douzaines de patrons feignasses, — y aurait mèche de remédier à la chaleur.

Les ateliers et les usines seraient aérés sur toutes les coutures : ça serait un vrai plaisir d'y masser en douceur. Que, si la chaleur venait à trop nous taper sur la coloquinte, comme on ne serait ni à l'heure, ni aux pièces, on irait dans les bons coins faire le lézard, en attendant que la fraîcheur se ramène.

Malheureusement, nous sommes si bécasses qu'il n'en est pas ainsi. Pour lors, faut se crever à la peine pour le compte des singes !

***

Et si les prolos sont malheureux de trimer au bagne par cette chaleur,

Que dire des pauvres troubades qui font les jacque à la caserne ?

Ah, mille dieux, eux aussi sont bougrement loin d'être à la noce !

Mais pourquoi y vont-ils? Que ne restent-ils à la maison?

Quand je m'interroge là-dessus, il arrive que la rage m'empogne de les voir si empotés : « Cré couillons, que je ronchonne, s'ils sont malheureux, s'ils crèvent comme des mouches, à qui la faute?... A eux, rien qu'à eux!.. Qui donc les force à aller à la caserne? S'ils avaient deux liards de volonté dans la peau, les jean-foutre ne pourraient pas les forcer à faire ce maudit métier... »

Et dans mon coup de colère, je ne sais ce que je ne leur dirais pas : « Cochons, c'est bien fait! Vous méritez votre sort : crevez!... »

Mais, je m'arrête illico, je me mords la langue à temps, m'apercevant que je suis en train de blasphémer le populo,

Non, non! Le triste sort qu'endurent les pauvres troubades n'est pas de leur faute. Comment auraient-ils de la volonté dans la peau?

Alors qu'ils n'étaient qu'un paquet de chair sortant du ventre de la mère, on les a pris, pour commencer de suite leur abrutissement.

Il date même d'avant leur naissance, ce cochon d'abrutissement : de père en fils on se le passe depuis des siècles, on l'a dans le sang, la cervelle en est farcie.

Et c'est les doigts crochus des prêtres, des riches et des gouvernants qui nous pétrissent et nous manipulent à leur fantaisie.

Les bandits font de nous des larbins!

Et quand je pense à tous les fourbis de masturbation dont ils usent, au lieu de maudire le populo, je me fous à le plaindre bougrement.

Ceux que les griffes des jean-foutre n'ont pas réussi à abrutir; ceux qui ont de la jugeotte dans le siphon, — faut pas qu'ils fassent les malins; ils ne sont que des bidards, qui, à la loterie du hasard, ont eu la veine d'amener un bon numéro.

Aussi, au lieu de se donner des airs de casseurs d'assiette et de faire les flambards, regardant du haut de leur siphon les pauvres bougres qui ont la cafetière farcie de préjugés, — ils seraient plus chouettes de s'atteler à une besogne rupinskoff : d'aider les gas à se décrasser, de leur apprendre à haïr les jean-foutre, et de préparer en chœur la route de la Sociale.

***

Mais, tonnerre de Brest, je m'aperçois que je déraille.

Vivement, j'en reviens à cette sacrée chaleur qui, ces jours-ci, a tombé d'aplomb sur le casaquin des truffards.

Les pauvres fieux en ont enduré de raides! C'était justement la saison des manœuvres, — et pas un galonnard n'a eu le cœur de faire suspendre les marches quand le soleil chauffait au rouge.

Les pousse-cailloux ont arpenté les routes, sac au dos, capote sur l'échine et flingot dans les pâtes.

Quelle fatigue, nom de dieu, que ce fourniment de malheur à trimballer!

Vous croyez que les galonnards s'en émotionnaient? Ah ouat, ils avaient bien autre chose à faire : friser leur moustache, c'est bougrement plus sérieux que la santé des hommes!..... D'ailleurs, au matin ils avaient richement baffré; les tripes pleines, bien campés sur leurs canassons, ils ne craignaient pas la fatigue et faisaient la nique au soleil.

Aussi, mille dieux, durant la route ils ne mâchonnaient qu'un mot : « Marche!... arche!... arche!... »

Et les truffards marchaient,... jusqu'au moment fatal où la tête chauffée à blanc, kif-kif une chaudière, les yeux troubles, quasi morts, — ils s'affalaient sur la route attendant la camarde.

N'allez pas croire, les aminches, que ça soit une exception. Hélas non! Pour preuve je vas vous coller sous le blair quelques-unes des dernières crapuleries des galonnards.

Ça en dira plus que tous les raisonnements que je pourrais déblatérer :

Primo, l'autre jour il passait à Lonjumeau le 16e d'artillerie qui allait aux manœuvres de Fontainebleau. Dans le tas y avait plus de la moitié de réservoirs.

On allait toujours malgré la chaleur, quand vers Lonjumeau trois réservoirs s'affalent au bord de la route. Les camaros leur portent secours illico. Ah ouat, y en a un qui casse sa pipe à la minute : c'était un père de famille qu'avait trois gosses à la piôle!

Un médecin du pays déclare dangereux le transport des malades; des bons bougres s'offraient à les garder. Le galonnard n'a rien voulu savoir et, quitte à les tuer, il les a fait trimballer à Versailles.

Subito, on s'est refoutu en marche... tandis qu'une centaine de troubades s'égrenaient sur la route.

Deuxièmo, à Tours, 4 lignards du 66e et un du 32e ont été frappés d'insolation : sur l'heure y en a un qui a dévissé son billard.

Pour ce qui est de ceux qui sont simplement malades, y en a tant et tant qu'on en parle pas!

En plus des lignards, une chiée de dragons du 25e et de hussards du 7e sont au pieu.

Pendant trois jours les malheureux ont manœuvré avec 40 degrés de chaleur à la clé.

Troisièmo, à Amiens, on a fait musarder le 72e aux environs. Parti le matin, le régiment a radiné vers midi, trimballant à sa queue une centaine de malades. Des voitures d'ambulance sont parties cueillir les truffards sur les routes; plusieurs ont été ramenés salement attigés.

Quatrièmo, aux environs de La Fère, du côté de Laon, le 45e et le 87e lignards faisaient la petite guerre.

Un petit bleu de la classe, du 45e, est tombé raide mort, pissant le sang par les oreilles et le nez.

Et il n'est pas le seul qui ait été mouché : des tapées ont été portés aux hospices.

Cinquièmo, à Grenoble, le 17 du mois on a fait faire des marches aux troubades.

Au moment où on arrivait à la Franche, un patelin tout près de Grenoble, le major fit observer au colon qu'avec le soleil qu'il faisait c'était un assassinat que de continuer à faire marcher les troubades.

Le colon ne voulut rien savoir, si bien que quand on arriva à la Franche, tous... entendez-vous, les camaros : « *tous les troubades* » étaient malades, qui plus, qui moins.

Tellement, nom d'un pétard, que le populo s'est foutu en colère et qu'un moment ça a manqué faire du vilain pour le colon : les bons bougres parlaient de le crever.

***

Mille diables, voilà presque une demi-douzaine complète de crimes rudement carabinés!

C'est-y tout?.,. Ah ouat!

C'est tout ce que je sais — mais sûrement y en a d'autres, — aussi infects que ceux que je viens de raconter.

Eh bien, les aminches, ce qui est triste à dire, c'est que si par ces jours de chaleur y a une riche collection de cadavres, — y a guère eu de déserteurs!

Pour ce qui est des galonnés, ils ne se sont ressentis de rien... les jean-foutre sont tous revenus en parfaite santé.

Décidément, les Lebel n'ont été inventés que pour mitrailler les ouvriers!

A PARIS

La grève des colignons est dans le sciau. Mince de fiasco, nom de dieu ! Ça n'a guère traînaillé ; en trois jours les bons bougres ont dû se refoutre au turbin, couillons comme devant.

Mais aussi, pourquoi s'entêter à faire des grèves à la flan ?

Si, en gas marioles, les bons bougres s'étaient servis du manche de leurs fouets pour astiquer les fesses à Lamonta, à Bixio, ainsi qu'à tous les gros jean-foutre des Compagnies, — ça aurait pris une tournure plus galbeuse.

Et les Omnibus, quoi qu'ils deviennent ? Ah ouat, on n'en parle plus, nom de dieu !

Les types n'ont pas même essayé de la grève : grâce aux politicards qui s'occupent de leurs petites affaires, les choses ont été richement embarbouillées.

Du coup, les actionnaires jubilent comme des petites folles : ils vont pouvoir continuer à se faire du lard sans en foutre un coup. C'est pas encore cette fois, qu'on leur coupera les vivres.

A CARMAUX

Là-bas, les mineurs continuent à se croiser les bras. Quand y aura plus de miche à la maison, l'envie leur viendra de serrer les poings... Hélas, il ne sera plus temps : ils n'en auront plus la force !

Si les gueules noires étaient seuls ; s'ils étaient livrés à leur propre jugeotte, m'est avis qu'ils seraient moins couillons. Ils ne se rouleraient pas les pouces pendant six semaines pour arriver à comprendre qu'il n'y a pas mèche de prendre les exploiteurs par la famine, vu que ces salauds ont le temps de voir venir.

Comme c'est juste tout le contraire pour les prolos, les bons bougres se diraient qu'il n'y a pas à barguigner et qu'il faut foutre illico les pieds dans le plat.

Mais voilà, les gueules noires ne sont pas seuls ! Des maudits pisse-froids les pistonnent.

Les grands chefs socialos à la manque ont radiné dare dare. Y a pas de pet que ces oiseaux de malheur ratent une telle occase ; songez donc, dans une grève y a toujours quelques bricoles à gratter. Rien de si chouette pour les ambitieux : on y gagne toujours de la popularité, et des fois c'est un riche tremplin pour plonger dans l'Aquarium.

Or donc la grande trinité Basile, Lafargue et Ferroul s'est abattue sur Carmaux, kif-kif une volée de corbeaux sur des cadavres.

« Croac..., croac !... » Et oui, les jean-fesse en question y ont été de leurs petits « croacs... » Comme croassement ils se sont fendus d'un petit manifeste où ils se déclarent seuls capables de faire quèque chose.

Turellement, ils ont commencé par foutre un lavement aux ouvriers.

Les gas, pas bêtes, auraient voulu entraver carrément la Compagnie pour qu'elle ne puisse pas entretenir les galeries pendant la grève. Ainsi, ils voulaient empêcher qu'on remonte des canassons qui moisissaient au fond d'un puits de mine.

Les pisse-froid ont tellement emberlificotté les gueules noires, que les gas ont laissé remonter les canassons et je ne veux pas trop m'aventurer, mais je crois bien qu'ils donnent un coup de main pour que les galeries ne se détériorent pas trop.

Sacrés niguedouilles ! Où ça vous conduira-t-il ?...

Pas besoin de vous dire, les camaros, que Carmaux est farci de troubades et de gendarmes. Ça grouille comme les asticots dans un fromage !

Pardienne, toujours le même fourbi : les patrons peuvent faire trente-six mille crapuleries à leurs ouvriers, mais il ne faut pas que ceux-ci rechignent.

Sinon, on les massacre... pour leur apprendre à vivre !

Bagnes Parisiens

RAFFINERIE SAY

Quel affreux bagne que celui-là nom de dieu ! Il perche boulevard de la Gare, — et foutre, il peut carrément passer pour le modèle des bagnes... Les patrons y assassinent les ouvriers dans les prix doux.

C'est un enfer, qui dégotte de cent coudées l'enfer des ratichons. La seule différence qu'il y a, c'est que dans l'enfer de Say on en sort avec bougrement plus de facilités qu'on n'y entre.

Ah, c'est pas long ! A propos de bottes, les prolos en sont saqués comme une merde : y a même un article dans le règlement qui dit qu'on peut les foutre à la porte comme des malpropres, sans avoir besoin de leur donner des raisons.

Bédam, pourquoi les exploiteurs se gêneraient-ils ? Tous les jours au portail y a une trifouillée de pauvres bougres qui viennent implorer l'embauche ; cinquante ouvriers se présentent, tandis qu'il en faut juste deux.

Au lieu d'avoir de la pitié les jean-foutre de la boîte n'ont que de la rancune pour cette chair humaine qui mendigotte un travail abominable !

C'est qu'en effet, les veinards qui sont embauchés ne font pas long feu. C'est si dur ! Y a guère mèche de résister au turbin effrayant qu'on leur impose, — à moins d'être rablé comme un hercule. Après une journée ou deux, c'est pas rare que les prolos donnent leur démission. Ils y sont forcés : ils crèveraient à la peine ! Ils s'en vont la peau pelée, la chair foutue à vif, — quoi, aux trois quarts écorchés !

Si vous me disiez : « Ils sont grassement payés ! » Tralala, ils palpent une paye de famine. Etça, pour une journée de quatorze heures, — quoique le règlement porte que la moyenne doit être de dix.

Dans ce bagne, c'est comme partout dans la garce de Société actuelle : ceux qui massent le plus sont ceux qui touchent le moins. Et du haut en bas de l'échelle c'est kif-kif bourriquot : plus on fait du turbin, moins on palpe.

Turellement, tandis qu'à la raffinerie Constant Say, les prolos suent sang et eau, et crèvent à la peine, — les actionnaires roulent carosse et se gobergent pire que des cochons.

PETIT ENFER

Après avoir jaspiné sur le grand enfer qu'est la raffinerie Say, je vas dégoiser sur le bagne d'un petit patron fleuriste du faubourg Denis.

Mais quoi ! Vais-je dire que le cochon tondrait sur un œuf et qu'il voudrait pouvoir faire turbiner ses ouvriers vingt-cinq heures par jour ?

Pas la peine ! Je préfère raconter aux camaros quelles sont les idées qui batifolent dans la citrouille de ce birbe. Seulement pour ne pas faire trop de honte à ce jean-foutre, je ne citerai pas son nom ; en effet, à bien considérer, y a plus de mépris que de haine à avoir contre lui.

En bon opportunard qu'est ce salopiaud, il trouve drôle que les travailleurs fument la cigarette et sifflent un petit noir à midi. Pour lui, tous les ouvriers qui ne travaillent pas sont des feignasses ; sinon, au besoin, ils s'embaucheraient à dix sous par jour.

Le jean-foutre en question a une femme, et dame, le trumeau est de calibre ! La chipie sait calculer ; c'est ainsi qu'elle a établi le budget d'un ouvrier ; vingt sous par jour suffisent pour vivre grassement. Voici :

Le matin en se levant, 2 sous de pain ; à midi, 4 sous de vin, un plat de viande de 6 sous et 2 sous de pain ; le soir, 3 sous de pain et 1 sou de fromji.

Et pour pioncer ? Et pour laver son linge ?

Bast ! La toupie a réponse à tout : L'asile de nuit n'est pas fait pour les riches et y a assez d'eau à la Seine pour que l'ouvrier y lave sa limasse et son tire jus.

Hein, voilà-t-y un raisonnement assez vache !

Pardienne, j'entends d'ici les copains réclamant le nom de cette paire de jean-foutre.

Ne cherchez pas, les amis ! Prenez une fourchette et piquez dans le tas des patrons fleuristes, c'est bien de la déveine si vous ne tombez pas juste : tous les singes se valent !

FABRIQUE DE VÉLOS

Une floppée de copains m'envoient une babillarde, rapport à une salopise qui s'est produite dans leur bagne. C'est des fabricateurs de vélos qui bûchent à la Société Parisienne, avenue de la Grande-Armée. Les gas ne ronchonnent pas trop

après le boulot ; comme les vélos sont un truc que les merdeux et les crevés de la haute ont à la bonne, ça marche assez bien. Les singes gagnent des tas de galette et les ouvriers en ramassent les miettes.

Les bons bougres en question en ont après un prolo qui, au lieu de faire la moyenne adoptée : c'est-à-dire 20 sous de l'heure, que chaque ouvrier s'engage à ne pas dépasser, — faisait 30 sous de turbin que le singe lui règlait à raison de 25 sous ; par cette manigance ils avaient donc cinq sous chacun de rabiot.

Va te faire foutre ! les prolos ont vu le truc, ils ont fait de la rouspétance et parlaient de décaniller tous en cœur. Le patron n'a pas voulu et pour les calmer il a saqué l'ouvrier ficelle.

Les copains qui m'envoient la babillarde gueulent après l'ouvrier, à qui pour un peu ils taperaient dans le nez.

Eh bien, mille dieux, ils auraient tort ! C'est pas que j'approuve son fourbi, foutre non. Seulement je dis que si le patron n'était pas à l'œil pour tirer le plus qu'il peut d'un prolo, ça n'arriverait pas.

Le fautif n'est pas le turbineur qui, c'est logique, cherche toujours à grossir sa semaine. Le fautif, c'est le filou de patron qui profite de n'importe quelle occase pour rabotter plus, alors qu'il pourrait facilement se contenter de la grosse somme qu'il barbotte à ses esclaves.

Donc, si quelqu'un doit recevoir dans le nez, c'est pas l'ouvrier, si vache qu'il semble, — c'est le patron, nom de dieu !

LE PÉRE DES OUVRIERS

Des singes qui se collent cette étiquette sur le râble, y en a des douzaines.

Mais celui dont je vas dégoiser le dernier truc n'est pas un patron ordinaire : c'est un bouffe-galette de l'Aquarium, un gros proprio, un gros imprimeur, — un gros tout ce que vous voudrez... à ça près qu'il n'a pas encore inventé le marteau à bomber les verres de lunettes.

Comme je ne veux pas foutre l'eau à la bouche des camerluches pendant six semaines, je vous donne le nom du birbe : c'est Lalou !

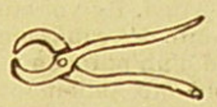
Saluez, crédieu ! Le jean-fesse a du pognon plein sa poche : il est proprio de la *Grande Imprimerie*, rue Montmartre (là ousque s'impriment une ribambelle de quotidiens), et proprio aussi d'un quotidien bourgeois, *La France*.

Ça ne lui suffit encore pas, nom de dieu ! Le sale bougre a tellement d'activité... en face d'un bon gueuleton, qu'il a voulu être conseiller général. Or donc, à la dernière votaillerie, il s'est porté à Dunkerque.

Comme par le temps qui court tous les candidats cherchent à se faire une gueule de socialo, le Lalou n'a pas raté le coche. Pour la circonstance, il a forcé ses typos (je dis *forcé*, turellement il ne les a pas pris à la gargamelle...), je répète donc qu'il a *forcé* ses typos à mettre leur nom au bas d'un torche-cul ousqu'on lui passait dix-huit kilos de pommade sur le nombril, et où en fin finale, il était déclaré que le Lalou est le *Père des ouvriers*.

Le plus rigolo de l'histoire c'est que, huit jours avant, la journée des typos de *La France* avait été diminuée d'une trentaine de sous !

Hein, il a du chien ce cochon de père ! M'est avis, foutre, qu'il est de la famille des per... nicieux.



Pauvres contre-coups !

Qui veut de l'ognon pour y aller de sa larme sur cette engeance ?

Ceux qui n'en auraient pas peuvent s'adresser à la turne : on en livre dans les prix doux.

C'est d'autant plus de saison qu'une épidémie de gnons a l'air de se déclarer parmi les contre-coups. Cette maladie rapproche du choléra... à ça près que les vétérinaires n'y trouveront jamais de remède.

A ce que je sais, les derniers mouchés l'ont été dans l'Est et dans l'Ouest : ce qui prouve que l'épidémie gagne tout le patelin.

A **Charleville**, c'est le contre-coup de l'usine Hénon, un sale mufle s'il y en a ! qui a reçu un gnon dans la gueule. Ce marron lui a été administré par un bougre de 17 ans qui ira loin, s'il ne change pas de main.

Turellement, le patron s'est interposé : au lieu de frictionner la tronche de son chien de garde il a foutu le jeune prolo à la porte.

Le sacré couillon n'a donc pas peur d'attraper la même maladie que son contre-coup !

Ça se gagne, les gnons !

A **Angers**, ça a été bougrement plus corsé. Voici :

La semaine passée, un vieux tourneur de 69 ans était saqué d'autor par son contre-coup. Le motif ? Oh, y a pas à chercher midi à quatorze heures ! Le vieux était trop vieux, par conséquent digne d'être remplacé par un jeune plus actif qui abattrait plus de besogne.

Le père Turpin, c'est le nom du tourneur, a pris l'affaire du bon côté. Au lieu d'aller se suicider bêtassement comme une andouille pelée, il a foutu deux bons coups de hache sur la gueule du contre-coup. L'instrument de justice ayant pénétré dans la citrouille du type, il y a toutes espèces de chances pour qu'il en devienne fou.

Quant au père Turpin, sa situation n'a pas changé : par son renvoi il était condamné à crever la faim, — il en sera quitte pour voir sa vie prolongée par messieurs les jugeurs amis du contre-coup.

Ah, nom de dieu, ce qu'on a jacté dans les ateliers sur l'acte du père Turpin ! Pendant une huitaine on n'a pas tari.

Et ce qui est bougrement bon signe, c'est que le plus gourde l'approuvait carrément !

Qu'on dise ce qu'on voudra, mille dieux, y a pas plus de type sans défaut que d'arbre sans ombre.

Les plus chouettes parmi les copains ont les leurs, et le vieux Barbassou qui n'est foutre pas parfait, est par force, fichu comme tout le monde.

Son défaut ? — Nom de dieu, vous foutez pas en colère, les jeunes gas de la Ligue, — c'est, je vous le donne en mille.... Mais, à quoi bon vous poser une devinette ; vous êtes pas foutus de trouver, autant vaut que je crache tout, subito :

Eh bien, cré pétard, j'ai eu beau travailler comme un enragé à me décrasser les boyaux de la tête, y m'en reste pas moins une petite crotte de patrouillotisme.

Oh, entendons-nous, vietdaze ! Je suis pas patrouillote kif-kif Déroulède, ou les sales bougres de Français qui massacrent les malblanchis du Dahomey... Ce cochon de patriotisme et bibi, c'est pas de la même paroisse ; le mien, bondieu, est d'une autre fabrique.

Ainsi, quand j'apprends par la jacasserie d'un camaro ou que je reluque dans les imprimés qu'il y a du grabuge dans un patelin autre que la France, ça me fout deux livres de baume sur le cœur, crédieu.

Mais, pécaïré, en même temps je vergogne pour les culs-terreux de chez nous qui restent sages comme des images d'Epinal.

Autrefois, mille polochons, on foutait du chambard à tout propos. Pour un oui, pour un non, en empoignait faulx et fourches, — et gare la bombe ! — Aujourd'hui, capel dè dious, les salauds de richards nous feraient bouffer la merde qu'ils chient qu'on demeurerait tranquilles comme Baptiste.

C'est-y parce que nous sommes en République qu'on s'appuie de riches blagues, en place de licher de bons coups et de s'envoyer de bonnes tranches de bœuf en daube ? Sais pas, foutre ! Mais, faut croire qu'on nous a masturbés et châtrés comme les lions de la ménagerie à Bidel.

***

Ça chauffe partout, nom de dieu ! A tribord, à babord, et sous toutes les latitudes ; depuis la bougresse de Russie où les troubades de la vieille carne d'Empereur se gelèrent les doigts de pied en 1813, — jusqu'au fin fond de l'Andalousie où l'on fait cuire un œuf à la coque rien qu'en le foutant au soleil.

Qui ne connaît pas le chabanais d'Irlande ? Les fermiers gueulant « zut et merde » aux cochons de lords ; la Ligue Agraire pour le refus des rentes et l'expropriation du sol, secouant les puces aux proprios et foutant du plomb dans les fesses aux huissiers et aux flicards..... Et aussi aux faux-frères, aux traîtres, — car y a des Chaumartin partout, foutre de foutre !... Eh, c'est des chouettes zigues, les *Chevaliers du Clair de Lune*. Ils s'en vont dans la nuit noire avec un loulou sur la gueule, (kif-kif les merdaillons de la haute au bal de l'Opéra) ; ils s'en vont chauffer aux jean-foutre des armées et de la boustifaille

Ils ont un truc mirifique « le plan de campagne ; » ça consiste à bazarder tout ce qui est saisissable, avant que les charognes d'huissiers s'amènent pour y foutre leur grappin.

Et les *Crofters* de l'Ecosse, ce qui veut dire les petits fermiers, sont-ils pas les bons bougres, espatrouillants de craneries ?

Les *Polonais*, nom d'un foutre, n'ont pas de poil dans la main.

Les *Macaronis* sont très hurf, y pètent sec quand ils se foutent en danse : les jean-foutre de signori de Milan et de Côme en savent quéque chose. Pour foutre un pen de sel dans leur polenta les riches fleux maraudent tout le temps chez les grosses légumes, et à la moindre occase, ils font un feu de Saint-Jean des mairies et de la paperasse.

Là bas, tout au diable, sur les bords du Danube, les *Roumains* ont pas frio aux quinquets. Cré cochon de dieu, quelle Carmagnole ont-ils pas faite sauter aux salopiauds de leur patelin.

Mais aux *Espagnols* le pompon, mille pétarades ! Je les gobe les pétrousquins du pays des oranges.

C'est eux, mille foutre qui, y a juste dix ans, ont foutu la chiasse aux gros proprios avec la *Mano Negra*... C'est là bas que les gas à poil ont marché sur Xérès pour y proclamer la Commune anarchiste. Même qu'à l'heure où je dégoise on juge les copains de Zarzuela, Lamela, Busiqui et Lebrijano, les quatre zigues d'attaque étranglés au mois de février dernier. Comme ça aurait fait une trop grosse fournée, les autres pauvres gas sont restés six mois à attendre leur jug-rie.

C'est encore les fistons d'Espagne qui nous montrent le chemin pour en finir avec la cochonnerie des impôts.

Eh oui, pétard de dieu, de l'autre couchta des Pyrénées y a plus de semaine sans qu'il y ait du grabuge dans trois ou quatre patelins, toujours à propos de ces bourriques d'octroi !

Je ne veux pas me foutre à a igner à queue leu-leu tous les noms des villes et des villages où les bons bougres et surtout les bonnes bougresses ont fait du pétard. Tout ce que je puis dire, c'est que, sans mentir, depuis un mois j'ai bien vu rapliquer vingt-cinq fois ce sacré Matafuego. Et toujours pour me dire : « Père Barbassou, encore une émeute... à Morata on a brûlé les guérites de l'octroi... A Vigo, les laitières ont esquinté les octroyeurs... A Veger c'est des paysans qui sont allés à la ville, réclamant du pain ou du travail... A Pontevedra, les bonnes bougresses ont cassé la gueule au maire et foutu en l'air toutes les baraques de l'octroi... »

Et chaque jour c'est la même antienne ! Le bougre a toujours du nouveau à me dégoiser.

Aussi, ce que mon pauvre vin blanc diminue ! car à chaque nouvelle émeute on en boit une verrée... Mais foutre, à ce prix je voudrais le voir diminuer encore plus vite.

***

Et nous, mille dieux de bondieu, les petits fils des Bagaudes et des Jacques, les fistons de ceux qui firent 93, quoi que nous foutons, tonnerre de Brest ?

Nous roupillons comme un régiment de marmottes ; nous nous laissons emberlificotter par les menteries de tous les charlatans ; nous sommes comme des poules mouillées.

On nous jase de crédit agricole, de protection à l'agriculture, d'un tas de foutaises qui doivent faire dégouliner les alouettes rôties, juste dans notre gueule.

Et nous coupons dans le pont, crédieu !

Voyons, les camaros, pour en revenir à mon petit débris de patriotisme dont je vous jaspinais tout à l'heure, foutre, est-il si mal placé que ça, mon petit débris ?

J'ai honte de nous voir si avachis !

Ai-je pas raison d'avoir vergogne pour les campluchards français ?

On nous l'a seriné mille et mille fois, viet-daze : « Les Français, c'est le premier populo de l'univers. »

Cré couillon, je voudrais que ça fut véridique, et que la chanson qui dit :

Les enfants de nos enfants auront de foutus grands-pères

fut une sacrée blague.

Oh là là, ousqu'est ma fourche !

Le père Barbassou.

Tandis que sa Jean Foutrerie Carnot fait la fête à Fontainebleau,

Tandis que les ministres se baladent et que les bouffe-galette flanochent,

La mistoufle continue à manger les tripes du populo !

Et toujours, et toujours les déchards sont aussi pochetées : au lieu de penser à s'emplir le ventre, ils ne pensent qu'à se démolir.

L'idée de se venger un tantinet avant de crever ne leur vient pas, -- non plus que de faire payer à la garce de société qui les force à mourir, une partie des misères qu'ils ont enduré.

Faut pas croire que c'est que des purotins qui sont victimes de la mistoufle ! Ah, mais non ! Le temps vient où les petits bourgeois vont être dévorés eux aussi,.... Ils le sont déjà, nom de dieu :

L'autre jour c'était un représentant de commerce qui, sentant venir la misère, ne voulant pas s'y résigner, et ne sachant comment l'éviter, s'est asphyxié, rue Oberkampf.

Puis, c'est un instituteur, Marius Laversac, qui avait lâché l'instructionnement des gosses pour se faire employé de banque. La déveine s'étant agriché à lui, un jour il s'est suicidé.

A Auteuil, c'est un loupiot de trois ans qu'on a tiré de l'eau, encore vivant. Revenu a lui, on n'a pu lui faire dire que trois mots : « Maman, Laure, à l'eau ! »

La mère prenant le gosse dans ses bras avait sauté dans la Seine ; le gosse avait surnagé. Pour ce qui est d'elle, on a retrouvé son cadavre : c'était une femme de 25 à 30 ans.

D'où venait-elle ? On n'en sait rien.

Rue de l'Evangile, c'est deux pauvres bougres, le mari et la femme qui, un soir, calfeutraient tout dans leur cambuse et allumaient le sacré réchaud de charbon.

Le lendemain, les voisins, flairant l'odeur, enfonçaient la porte assez tôt pour sauver les deux malheureux de la mort.

***

En face de ces suicides y a quéque chose de bougrement étrange :

Depuis quinze jours deux familles de prolos ont radiné à Paris, venant du fin fond de la province, trimballant leur smala dans une voiture à bras.

Primo, c'est Georges Tardy, un verrier qui ne trouvant plus d'embauche, s'est amené de Marseille ici avec sa ménagère et cinq gosses dont l'aîné n'a pas neuf ans.

Pas la peine de dire que toute la famille crevait la faim ! Tout ce que les jean-foutre de la haute ont pu faire pour ces pauvres déchards a été de les coller en prison.

Deuxiémo, c'est un ouvrier en draperie qui est venu de Belfort avec sa femme, et encore cinq gosses, dont l'aînée, une fillette, a dans les sept ans : il traînait les plus petiots dans une brouette !

Plus bidard que les Tardy, ceux-ci ont trouvé à croustiller ; non pas parce qu'ils étaient dans une misère plus carabinée, — mais grâce à ce qu'ils sont alsaciens !

***

Nom de dieu, c'est y là un signe des temps ?

Est-ce que les prolos de province vont venir étaler leur mistoufle dans ce Paris qu'ils se figurent être un paradis ?

Ont-ils une idée de derrière la tête ?

Viennent-ils pour manger les riches ?

Si c'est ça, nom de dieu, ils peuvent s'éviter le voyage : qu'ils reluquent dans leur patelin, ils y trouveront des riches !

En effet, s'il n'y avait pas de riches pour leur tirer le pain de la bouche, — ils ne seraient pas à crever de faim.

Babillarde Lyonnaise

Bondieu de merde, sale histoire à dégoiser !

Aux environs de Lyon se trouve un petit patelin assez rupinskoff, *Neuville-sur-Saône*, où tous les dimanches, les birbes à hauteur se rendent en foule.

Y a des tas de genre de locomotion ; c'est du truc des tramways que je veux parler. La ligne est établie sur une une seule voie, et y a des voies de garage que de loin en loin ; les machines et les voitures n'ont ni freins, ni chasse-corps, — en outre le personnel devrait être doublé.

Dame, ça coûterait ! Et les actionnaires de la Compagnie feraient de la rouspétance, si les actions ne rapportaient pas dix fois leur valeur.

Dans ces conditions une catastrophe était inévitable ; c'est ce qui est arrivé, mille polochons ! L'autre matin, le chauffeur Vandel était en train de graisser sa machine et crédieu, comme on ne peut pas avoir les yeux partout, il vit pas assez tôt un train qui venait en sens inverse.

Lorsqu'il l'aperçut, c'était trop tard ! Il renversa bien la vapeur, — le copain de l'autre train fit pareil.... autant aurait valu pisser dans un violon : y avait pas de frein, bondieu ! Pas moyen de caler la bête noire, — en un clin d'œil, patatrac : y avait un écrabouillement faramineux.

Comme toujours les malheureux chauffeurs ont été salement mouchés : Vandel, un père de famille a été foutu en bouillie ; il n'en est pas mort, il en réchappera, nom de dieu, mais il restera estropié, et quand il sortira de l'hospice, ce sera pour entrer en prison : en effet, le copain sera poursuivi !

On lui a foutu une vieille bécane à conduire ; on ne lui a pas adjoint un autre chauffeur, comme le prescrit un arrêté préfectureux qui dit que chaque machine devra être conduite par un chauffeur et un mécanicien, afin qu'il y en ait toujours un pour reluquer la voie.

Quéque ça fout, c'est Vandel qui étrennera, tandis que le vrai coupable c'est le directeur de la Compagnie.

Ce charognard, un nommé Reisser, se trouvait justement dans le train tamponné, — il n'a pas eu le moindre bobo ! Y a que ceux-là qui ont de la veine, nom de dieu.

Après l'accident ce salaud se foutit à gueuler que Vandel était soûl, qu'il était cause de tout, et, au lieu de s'occuper des blessés, il manœuvrait pour dégotter des témoins contre le chauffeur. Ça lui était d'autant plus facile que le pauvre bougre ne pouvait pas souffler, tant il était écrabouillé.

Heureusement le directeur s'adressait à de riches gas qui l'ont tous envoyé chier. D'ailleurs personne n'avait vu Vandel se foutre la moindre goutte dans la gargamelle.

Alors, qu'a imaginé le Reisser ? Le lendemain il a fait défiler à queue-leu-leu les employés dans sa turne et a collé sous le pif de chacun un papier qu'il fallait signer. Plusieurs ayant refusé de signer, ont été priés de passer à la caisse. Mais, hélas ! Il s'est trouvé des foireux qui ont signé, par crainte de perdre la croûte.

S'agit maintenant de savoir si la déclaration de quelques rossards pèsera plus dans la balance à faux-poids de l'Injustice que celle d'une centaine de témoins. L'opinion de bibi à ce sujet est déjà faite : je parie une cartouche de dynamite que le copain Vandel écoppera encore dans les grands prix.

Mais, nom de dieu, où ça changera de note, c'est pour un birbe millionnaire, un nommé Mercier, qui a eu quelques abattis de démantibulés dans cet écrabouillement, — je parie une autre cartouche qu'on lui administrera au moins une centaine de mille balles comme indemnité.

Hein, voilà comment ça se pratique ! En tout et pour tout les petits ont toujours tort, les gros jean-foutre toujours raison.

Heureusement qu'il y a des bons bougres à poil qui en pincent pour changer ça : ce qu'ils veulent c'est que la Sociale s'amène un peu plus vite que l'an 40.

Un vieux grigou.

LE PÈRE PEINARD
EN PROVINCE

COURSES A PINCE

Charleville. — C'est bougrement triste à dire, mais les gnoleries se répandent avec plus de vitesse que les vérités.

C'est ainsi que cette trouducuterie de courses à pattes dont j'ai pas encore eu le cœur de dire un mot, gagne horriblement la province.

C'est le *Petit Idiot* qui a foutu ce fourbi en vogue : pardienne, pour s'attirer des lecteurs on fait n'importe quoi dans cette baraque !

Maintenant, un peu partout, les canards opportunards font comme lui. Ainsi la semaine dernière, c'est le *Petit Ardennais*, le canard d'un bouffe-galette nommé Corneau, qui avait organisé une course à pince.

Turellement, c'est pas les bourgeois qui se mettent en ligne. Pas si gourdes ! Eux regardaient courir, tandis que leurs aztèques de fils suivaient en vélos.

C'est les prolos qui ont marché : 170 niguedouilles qui n'ont pas les pieds plats se sont foutus sur les rangs ! Ça fait pitié, nom de dieu.

La sacrée course a commencé le samedi à 8 heures du soir et il fallait être rentré le dimanche à minuit. Ça a bien été, un bout de chemin, mais voilà qu'à Vouziers un type se fout à souler les contrôleurs... oh, il n'a pas fait licher les coureurs, nom de dieu ! Le Champagne était trop fin pour leur bec.

Ça, c'est le côté rigolot : passé Vouziers, y a plus eu de contrôle et ça a amené un tas de chamailleries. Le plus rupinskoff c'est qu'un conseiller cipal de Charleville et un rédacteur du canard en sont venus à se taper sur la hure. Si ça avait été deux ouvriers qui se cognent, le *Petit Ardennais* les aurait traités de voyous. Mille dieux, ce tambourinage a été le plus chouette flambeau de la course.

Mais ce qui est bougrement triste c'est que parmi les loufoques qui ont couru y en a un qui a cassé sa pipe de fatigue et un autre est à l'hôpital dans un triste état.

C'est égal, faut que les prolos en aient une couche pour s'esquinter le tempérem-ment, risquer la mort pour une gloriole imbécile..... et surtout pour amuser les bourgeois, qui eux, sont des malins : le temps que le populo s'emballe sur des trucs de course il ne rumine pas sur la mistoufle.

CHOUETTE RÉUNION

Maromme. — Ça été très galbeux l'autre après-midi.

L'orateur qui a été le plus applaudi a été un camaro qui a mis hardiment les pieds dans le plat : « Ce n'est pas avec un bulletin de vote, mais le fusil en main qu'on arrachera aux bourgeois l'os qu'ils ont dans la gueule, » qu'il a dit à un moment aux applaudissements de tous les bons bougres.

La réunion s'est terminée par un faramineux « Vive la Révolution sociale ! » poussé en chœur par le populo présent.

SALES PROPRIOS !

Saint-Ouen. — La semaine dernière en dégoissant sur les deux prolos de Roubaix assassinés par le fermier de la Pinte-du-Lait, j'ai dit deux mots d'un maudit proprio de Saint-Ouen.

Aujourd'hui je sais le nom de ce jean-foutre, ou mieux de sa famille, car c'est une nichée calamiteuse pour le populo que la famille des Compoint !

Ces salauds sont proprios des trois quarts de Saint-Ouen, nom de dieu.

Voici deux de leurs frasques : le 7 juillet dernier, Guillaume Compoint a blessé d'un coup de fusil un père de famille qui cherchait quelques légumes pour sa smala.

L'an dernier, un autre cochon de la même famille, tuait un prolo qui déterrait quelques pommes de terre.

Et comme les bons bougres n'ont pas fait de fouan, ces bandits vivent en paix !

RICHE BOUGRESSE !

Nom de dieu, s'il y avait beaucoup de de bonnes femmes comme la mère Rose Pelin, de **Mirepoix**, les ratichons ne seraient pas si fiers.

La chouette compagne est morte la semaine dernière à l'âge de 83 ans, et elle avait bien recommandé qu'on l'enterre sans frocards.

Savez-vous, les camaros, que c'est pas commun, des vieux de 83 ans qui gardent la tête solide et ne tombent pas dans les radottages religieux !

Aussi, s'il n'y avait pas d'ensoutanés derrière la boîte à dominos de la mère Rose, par contre y avait bougrement de populo.

Un zigue d'attaque, le copain Maury a, en quelques mots, raconté sa vie : vie de mistoufle comme celle de tous les prolos !

Elle commença jeune à turbiner. A l'âge de dix ans, elle allait passer sur la grève une journée de douze heures et gagnait six sous à ramasser des galets.

Son adolescence s'épuisa aux ateliers de fabrication de draps, où elle entra comme repriseuse ; elle s'esquintait le tempérament pour le dérisoire salaire de douze sous par jour que lui foutaient les exploiteurs de cette époque.

Elle s'éduqua de bric et de broc ; elle sut conserver son instinct naturel et resta rebelle au mal et aux abrutissements bourgeois. C'est bougrement chic ! surtout pour une femme.

BAGNE PAPELARD

Epernay. — La Papelard est propriote de 40 hectares de vignes, elle a pour chef de bagne, autrement dit « régisseur », un sale type qui a été instituteur, qui est emmanché avec les cafards et possède des places jusqu'à plus soif. Il est économe de l'hospice, agent d'assurances, secrétaire du syndicat bourgeois pour le louage des vignerons.

Une invention maudite, ce syndicat ! Tous les lundis, sur une place publique, les vignerons sont loués pour semaine. Le syndicat est fait pour les payer le moins cher possible.

Ainsi, le régisseur en question, le Bourlon, a profité des gelées du printemps dernier pour diminuer le prolo de vingt sous par jour. Ça n'empêche pas qu'il y aura plus de vin que l'année dernière et qu'il se vendra un meilleur prix, — quoique l'an dernier le vin de la Papelard se soit vendu 1.000 francs la tonne de 200 litres.

Et que dire du copain au régisseur, du maître vigneron ! En voilà une sale bourrique : il trouve que commencer la journée à 4 heures et demie du matin et la finir à 8 heures du soir, ce n'est pas assez. Et ça pour palper 3 fr. 25 et pas nourris ! Sans compter que les jours qu'il pleut on a peau de balle. Il suffit d'une pissée de grenouilles pour que les gas ne turbinent pas ; ils sont comme les zouaves du pape, ils ne marchent que par le soleil.

Et croustiller ces jours-là ? Faut-il que les petiots se calent les joues avec des briques à la sauce aux cailloux, arrosées de quelques verrées de Château-la-Pompe ?

Autres emmerdements : si le prolo grille une sibiche, ou bien s'il échange deux mots de politique avec un copain qui ne soient pas du goût du vigneron, le charognard grogne ferme et menace de vous foutre à la rue... Heureux encore, quand il ne fait que menacer !

Et pendant que les pauvres bougres se crèvent à la peine et endurent les avanies des deux garde-chiourmes, la grosse Papelard se la coule douce. Elle fait trimballer en calèche sa vieille carcasse et ne pense pas plus aux prolos qui l'entretiennent que s'ils n'existaient pas.

Pourtant, la propriote, tu devrais bien te dire que c'est grâce à eux que tu vends ton picolo mille francs la tonne ; sans eux, tu serais encore épicière et marchande de mélasse ! Car enfin, c'est jamais toi qui as pioché la vigne, c'est pas toi qui la pomponnes, c'est pas toi qui vendanges et qui fais le vin ?

Or donc, pourquoi en as-tu tout le bénef ?

Parce que les prolos sont des daims, nom de dieu !

Seulement crains rien, ça ne durera pas des siècles ! Et peut-être bien qu'avant que les asticots dépiotent ta tripaille, tu verras les prolos cultiver tes vignes pour leur propre compte.

Hein, ce jour-là tu feras une sale poire.... Et moi je rigolerai mon soul !

RATICHON TANÉ

Orléans. — Vrai, les paternels qui foutent leurs gosses dans les pattes des frocards et des bonnes sœurs, n'ont que ce qu'ils méritent quand il arrive des avaros à leurs loupiots.

C'est pain bénit pour eux, nom de dieu ! Le malheur, c'est que les petits en patissent bougrement plus que les parents.

Seulement, il serait à souhaiter que tous ceux-ci aient le nerf d'un type d'Orléans qui avait collé ses deux fillettes à l'école publique d'Ingré, qui est tenue par des sœurs. Quand les pauvrettes lui sont arrivées aux vacances, il en a appris de raides !

Mille dieux, il n'a pas barguigné. Illico, il s'est amené au couvent, a engueulé les sœurs comme jamais putains ne l'ont été.

En suite de quoi il est allé chez le vicaire de l'endroit et lui a administre deux belles paires de claques.

Il est question que les jugeurs vont foutre leur nez là dedans. Comme d'enjupone à ensoutané y a pas l'épaisseur d'un cheveu, le vicaire d'Ingré pourra continuer longtemps ses cochonneries, — à moins que le populo n'y foute le hola !

CHOUETTE FLAMBEAU

Les camaros réfugiés à Londres viennent de se fendre d'un galbeux manifeste ousque sont racontés et expliqués les actes de Ravachol.

A ce riche flanche, comme à tous les autres, y a qu'un défaut : c'est qu'on ne puisse pas le distribuer à des centaines de milliers d'exemplaires !

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Mercredi, samedi et dimanche à huit heures 1/2 du soir, rue Oberkampf, 104, aux Grandes Caves.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, l'*Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les théories humanitaires.

— Groupe de propagande anarchiste, tous les samedis à 8 heures 1/2 du soir, salle des Grandes Caves, rue Oberkampf, 104.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée.

— Les *Révoltés*, groupe d'action, invite tous les socialistes, sans distinction d'école, à venir discuter avec eux, tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, maison Boutillier, 93, rue Bolivar.

— Groupe anarchiste du XX^e^, tous les jeudis, rue des Couronnes, 28, maison Sergent, à 8 h. 1/2 du soir.

Ordre du jour : Organisation de conférences.

— Tous les compagnons qui sont d'accord pour l'organisation du groupe de propagande par les conférences sont priés de se réunir tous les jeudis, à 8 h. 1/2 du soir, chez Boutiller, rue Oberkampf, 93.

Troyes. — Les *Anti-Patriotes* troyens, nouveau groupe, où sont invités tous les camarades, réunion tous les dimanches soir à 8 heures chez Bulher, chand de vins, place Saint-Nizier.

Bordeaux. — Le *Père Peinard*, la *Révolte* et l'*Endehors* se trouvent à la papeterie Saint-André, place Peyberland, 32 ; à la papeterie Saint-Bruno, rue de la Chartreuse, 12. On peut également se procurer les journaux et les brochures anarchistes, ainsi que les portraits de Proudhon et Bakounine, rue du Hautoir, 4, chez Pallange. Le copain porte à domicile et il gueule les journaux anarchistes dans les rues.

Aubin. — Le groupe « les Watrineurs de l'Aveyron », se réunissent tous les dimanches à 8 h. 1/2, salle Judith, au Gua, et invitent tous les opprimés à venir discuter leurs idées,

Les camarades qui pourraient disposer de brochures sont priés de les envoyer, pour aider à la propagande.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

Vienne. — Le groupe « Quand même ! » réunion tous les samedis, à huit heures du soir, au local convenu.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis, à huit heures et demie, salle Massoneau, rue Moulin, n° 9.

Lille. — Dimanche, 28 Août à 5 heures du soir, réunoin des compagnons de Marq et Marquette, rue du Pont-Abbaye, numéro 47.

Sera suivi d'une soirée familiale au bénéfice de la compagne d'un détenu.

Alger. — Un groupe d'études sociales vient de se former sous le titre les *Egalitaires*. Vu le milieu cosmopolite, le groupe invite les compagnons qui disposeraient et pourraient faire don de vieux journaux, brochures et autres, de les adresser au compagnon Viamey, rue d'Orléans, numéro 10.

Le groupe se réunit tous les jeudis rue d'Orléans, numéro 10.

Saint-Denis. — Samedi 27 Août, salle Mérot, 25, cours Benoit, grande réunion publique et contradictoire, organisée par les anarchistes de Saint-Denis.

Ordre du jour : 1° Le communisme Anarchiste. — 2° La persécution des anarchistes dans tous pays. — 3° Les Grèves d'Amérique. 4° Le patriotisme devant l'humanité. — 5° La misère a Saint-Denis ; le renvoi des ouvriers de la maison Belleville ; la grève des ouvriers drayeurs de la maison Leveu.

Orateurs inscrits : Tortelier, Zévaco, Prolo, Leboucher, Louiche, Brunet.

Il sera perçu 0,25 centimes pour couvrir les frais de la salle. Entrée libre pour les dames.

Les grévistes sont invités. Sont invités aussi à venir discuter les conseillers révolutionnaires de Saint-Denis.

PETITE POSTE

F. Sémerie — S. Tarare — N. F. Londres — D. Vienne, reçu tout, vais écrire. — B. Bordeaux — C. Saint-Claude — P. Spring Valley — L. Troyes. — C. Thizy — B. Chancot — B. Gatelière — G. Nazaire — M. Angers — G. Nimes — T. Mézières — A. Damery — D. Quentin — R. Lille — M. Nantes, reçu galette, merci.

Pour la propagande. — G. P. Apt. 0.60.

Pour les détenus. — X. 0.50. Un compagnon de Warcq, bonjour à Tortelier 0.25. E. L. 5 fr.

— Le compagnon Frumence, coiffeur, est prié de donner son adresse au compagnon B., par la voie du *Peinard*.

— *Gambillou.* — Ta babillarde est arrivée trop tard, ce que tu racontes remonte à un mois. Excuse si elle ne passe pas : tu te rattraperas au coup prochain.

— A L... qui m'a expédié le *Montrougien* : Connais pas le Delaurier, ça doit être un bien honnête homme puisqu'il me traite de policier. Pour ce qui est du *Lion de Belfort*, qui prend ma défense, c'est très gentil de sa part.

— *Jacques Bonhomme, St-Chamond.* — Mauvais truc que l'acquisition d'un compostеur et de quelques lettres. Ce qui te sera plus pratique c'est le *polycopie*, c'est-à-dire une pâte de gélatine sur laquelle on applique la feuille qu'on veut reproduire, écrite avec une encre spéciale : on peut tirer une quarantaine d'exemplaires. Le *polycopie* coûte bon marché. Y a ensuite l'*autocopiste* et un tas d'autres inventions ; c'est mieux, mais c'est chérot.

Qui veut de la Dynamite ?

Ne sautez pas, nom de dieu ! C'est comme je vous le dis, les bons bougres :

Voulez-vous de la dynamite ?

Pour trois balles, plus les frais d'octroi, vous pouvez vous en payer un kilo.... Zut, c'est un litre, que je veux dire ! Car cette dynamite se vend au litre.

Et c'est du nanan, vous savez : quand on a la digestion difficile, sans faire eclater les boyaux, elle aide bougrement à la circulation de la boustifaille.

C'est en effet un digestif, qui peut carrément faire la pige à la Chartreuse, et qui a cette supériorité d'être fabriqué, non pas par des moines, mais par un bon bougre à qui on peut adresser les commandes :

A. Amouroux, à Belvès (Dordogne).

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 *bis*, rue d'Orsel, Paris

Jamais de morte-saison pour la mistoufle : en tous temps elle mange les tripes du pauvre monde....
Et le populo ne se revanche pas sur les richards !